

Lait de poule

‘« *What are you doing after the orgy?* » *Que faire quand tout est disponible, le sexe, les fleurs, les stéréotypes de la vie et de la mort ?*’

Jean Baudrillard

Nous sommes en 1976. L’Occident traverse une longue période de crise économique, le chômage gagne du terrain dans la plupart des pays occidentaux, la guerre du Vietnam est juste terminée et les Ramones sortent leur premier album. Nous sommes en 1976 et après l’échec et la récupération des différents mouvements contestataires et des utopies des années 60, le punk apparaît comme nouvelle contre-culture. Loin du stéréotypique « No future », le punk s’appuie sur le désir de vivre par l’engagement et l’action, vivre sans capital et sans l’aval de quiconque, de manière autodéterminée.

Au-delà d’un simple mouvement musical et artistique, le punk dresse des perspectives et crée du sens en inventant des modes d’auto-organisation. C’est pour ces mêmes raisons, indépendance et autoproduction, que le punk et ses idées libertaires seront peu à peu récupérés par le monde marchand. Si l’esprit libertaire du DIY s’est confondu avec l’esprit d’entreprise ou s’est simplement replié sur lui-même, son esprit fondamental de désir de transformation du monde (tel que les mouvements dada et situationnistes avaient pu le penser avant) est toujours présent.

Nous sommes en 2016, soit 25 ans après l’effondrement de l’Union Soviétique et l’avènement du capitalisme comme 1er modèle économique et idéologique mondial. Nous sommes en 2016 et malgré la crise généralisée du monde capitaliste nous vivons dans l’hologramme et l’éternel lendemain de fête des Trente glorieuses, l’orgie de la modernité.

C’est dans cette atmosphère que je découvre *Lait de Poule*, titre du premier solo show de Ludovic Beillard à 50°49’19.50’’N 4°21’25.53’’E à Bruxelles. L’exposition se présente comme un large paysage où s’articulent photographies, peintures et sculptures dans ce qui ressemble à une ambiance de lendemain de fête. Les différentes pièces se déploient dans une dimension surréaliste mais aussi organisée et maîtrisée, comme une forme de muséification de l’après-fête. Pourtant, nous n’arrivons pas à savoir si les éléments présents sont davantage rangés ou exposés, ni s’ils sont les témoins d’une vraie action ou davantage des reliques simulées. À différents niveaux les pièces de l’installation entretiennent un rapport étroit avec le procédé photographique dans le saisissement, la capture et la déformation du réel. Un mécanisme proche du souvenir qui, apparaissant sous forme d’images floues et pourtant concises, fonctionne dans la sélection et la suspension d’un moment aussi fantasmé soit-il, devenant enfin sujet de célébration.

Ainsi *Mens Fitness Part 1* est constitué d’une collection de six plâtres de bras fracturés dont les formes et les torsions exagérées nous renvoient davantage à la reconfiguration des effets d’une chute qu’à la chute elle-même. Ces derniers deviennent non seulement des objets-souvenirs, mais aussi les témoins de luttes intérieures où sont combinées tant le déploiement d’une force que son échec instantané. Dans une perspective similaire *Fleurs et bocal (Jesus and Mary Chains)* et *Structure* nous éclairent sur le caractère de ‘ruines douces’ de l’ensemble des éléments de l’exposition. Autour d’une grande structure métallique sont dispersées des dizaines de bouteilles en plastique partiellement fondues servant de vases de fortune pour quelques fleurs. L’ensemble de l’installation nous apparaît comme les restes d’une célébration autour d’un mémorial dont on aurait perdu le sens et la raison d’être mais que nous continuerions à célébrer. Un mémorial pour les mémoriaux.

Dans une discussion avec l'artiste, ce dernier me parlait de la valeur de 'prismes' des bouteilles en plastique déformées, telles des lunettes qui donneraient accès à différents temps et visions du monde. Nous pensons alors au personnage de John Nada dans *They Live* de John Carpenter. Ce dernier déménageant à Los Angeles où il a trouvé un emploi, découvre une paire de lunettes de soleil lui révélant la réalité telle qu'elle est vraiment : l'humanité est sous contrôle extraterrestre à force de propagande subliminale.

A l'image du titre, *Lait de poule*, qui peut provoquer l'irruption d'une imagerie contre-nature ou alors évoquer un moment familial et chaleureux, on peut considérer les différents gestes de l'artiste comme des processus de conformation et de malformation du réel dans un rapport au souvenir, tant dans une forme de douceur que d'horreur. Les différentes pièces de l'exposition contiennent ce caractère ambivalent de constructions pré-détruites, d'objets pré-consommés, irrécupérables.

La série de photographies grand format *Primeurs* est ainsi la formalisation de cette perspective de l'après-fête, une célébration de quelque chose de dépassé, d'entamé. Si l'ensemble de chaque photographie comporte les caractéristiques de l'imagerie publicitaire industrielle, le contraste de la morsure marque non seulement une mise en échec de la fonction commerciale, mais il devient aussi célébration du reste. Comme s'il y avait doute sur la bienfaisance de ces fruits, le geste de consommation est suspendu et représenté dans l'esthétique publicitaire même, comme un retour à l'expéditeur, puis la célébration de ce moment. On retrouve ainsi dans les œuvres de l'artiste une forme récurrente (et non dénuée d'humour) de nostalgie et de mélancolie du lendemain de fête. Cela peut être littéralement traduit comme ce moment de désillusion et de déception adolescentes lorsqu'il y a prise de conscience de la 'dure réalité' du monde, mais cela peut aussi être compris par une nostalgie d'une fête et même d'une orgie de la modernité que nous n'avons pas connue et que nous ne connaissons pas, excepté les restes holographiques, les souvenirs-reliques en maintenance.

C'est dans cette même atmosphère que nous pouvons envisager la série de sculptures murales *Lait de poule*, présentant trois compositions chacune réalisées à partir de morceaux de tissus colorés suspendus à une barre métallique. Ces tissus, comme autant de toiles de tableaux modernistes sorties de leurs cadres, sont empilés et sèchent les uns sur les autres. Un souvenir affalé et sourd comme un grand-père en maison de retraite. La reconfiguration de la fête.

Les pièces de Ludovic Beillard semblent nous dire silencieusement que la fête est bien finie mais nous jouons quand même. Nous ne sommes plus vraiment des jeunes, mais plutôt des nouveau-nés vieux, des grands-pères jeunes, soucieux et désabusés à la fois, célébrant des victoires que nous n'avons pas connues, célébrant la ruine et la fête elle-même. Ces formes semblent nous dire que nous sommes encore davantage confrontés à l'échec de nos aïeux et au fait que les piliers constituant et supportant la modernité n'étaient pas bien solides. Ce 'lait de poule' peut alors être compris comme le souvenir d'une époque à la fois chaleureuse et séductrice mais aussi abominable et funèbre. Un lait de poule tel un idéal maudit, comme une forme de tradition impossible, à perdre ou à sérieusement réévaluer.

Le crise du capitalisme sonne comme la crise d'adolescence de l'occident.

Victor Delestre